

## Un pionnier: Mircea Horia Simionescu

ION BOGDAN LEFTER

Sept ans après la chute du mur de Berlin et des régimes communistes de l'Europe de l'Est, le grand enthousiasme des «retrouvailles» entre les deux moitiés de notre vieux continent semble s'être éteint. Le marché culturel occidental, qui s'était brusquement et généreusement ouvert en 1989 sur le monde artistique et intellectuel de l'Est, est revenu peu à peu – et tout naturellement – à son train-train quotidien. Après quelques années, il n'est plus resté grand-chose de l'intérêt en quelque sorte fébrile de 1990 ou 1991, de l'attraction «exotique» pour un monde qui, de l'autre côté du rideau de fer, avait vécu ses tragédies dans la solitude et avait gardé en grande partie son «mystère». C'est pourquoi, le fait qu'un artiste, un écrivain ou un philosophe soit venu de l'Est a cessé d'être un bon argument pour qu'il soit lancé sur le marché de l'Ouest dont les systèmes de sélection et de promotion fonctionnent selon des règles non seulement sévères en soi, mais aussi peu connues des intellectuels de l'autre partie du continent.

Cela étant, une question se pose toutefois: au cours de ces années, l'Est européen a-t-il réussi à présenter ses valeurs, toutes ses valeurs sur la scène internationale? La réponse est catégoriquement négative. Je n'en veux pour preuve concrète que l'exemple du prosateur roumain Mircea Horia Simionescu, sans doute l'un des plus originaux écrivains européens de l'après-guerre, mais complètement inconnu en dehors des frontières de son pays, bien qu'il ait déjà à son actif une œuvre considérable. Toute une série de circonstances ont «contribué» à le maintenir dans les limites d'une notoriété locale. Il s'agit, en premier lieu, d'un auteur qui n'a eu la possibilité de publier son premier livre qu'assez tard, à la fin des années '60, à l'âge de 41 ans (né le 23 janvier 1928 à Tîrgoviște, il en a aujourd'hui 68). Le régime communiste de Roumanie, qui avait connu vers le milieu des années '60 une période de «dégel» post-stalinien, avait permis alors l'institutionnalisation de jeunes écrivains qui avaient redécouvert les écritures modernistes, mais sous des formes simples, naïves-métaphoriques, dépourvues de la vocation des recherches vraiment novatrices, et donc inoffensives sur le plan des idéologies culturelles et créatives. Ce sont *ces* auteurs qui ont été admis dans les décennies suivantes comme marchandise «d'exportation» littéraire. Les écrits de Mircea Horia Simionescu (et non seulement les siens) ne ressemblaient pas du tout à un néo-modernisme sage et ingénu. Un expérimentateur radical, un non-conformiste structural, un livresque subtil et un parodiste féroce de tous les clichés de la littérature – tel était et est Mircea Horia Simionescu; donc, un «incommode» du point de vue de la propagande d'État. Par dessus le marché, il faisait aussi partie d'un groupe littéraire que les commentateurs ont nommé «l'école de Tîrgoviște» (à côté de Radu Petrescu et Costache Olăreanu, deux autres grands prosateurs). Or, l'idée de groupe, d'initiative collective non contrôlée par le système était considérée en

soi dangereuse par les régimes est européens de l'époque. Aussi le système culturel centralisé et rigoureusement surveillé par la censure du parti communiste a-t-il permis à Mircea Horia Simionescu de publier ses livres à l'intérieur du pays à un rythme assez soutenu, sans le promouvoir «officiellement» au-delà des frontières, cependant, et sans lui permettre de prendre d'autres initiatives personnelles afin de se lancer à l'étranger. En Roumanie et, bien entendu, dans les autres pays est-européens, il existe aussi d'autres écrivains de premier ordre complètement inconnus sur le plan international. La future Europe communautaire devra – tôt ou tard – prendre acte de leur existence et les intégrer dans son patrimoine littéraire commun, dans son riche «multiculturalisme»...

Quand Mircea Horia Simionescu a débuté comme prosateur, ni lui ni les critiques qui l'on soutenu ne savaient pas qu'il était un *grand postmoderne*. Ce terme ne circulait pas encore dans le monde et d'autant moins en Roumanie. Quand la «nouvelle génération» de la littérature roumaine des années '80 s'est autoproclamée postmoderne et a imposé le débat autour de ce concept, lui, Mircea Horia Simionescu et quelque autres auteurs des générations plus âgées ont été «découverts» comme grands précurseurs nationaux de ce courant, comme une sorte de «classiques vivants» du postmodernisme roumain. Son ouvrage le plus célèbre est la tétralogie *L'ingénieur bien tempéré*, une vaste construction en prose, difficile d'encadrer dans les espèces consacrées du genre. Je vais essayer de la décrire dans les lignes qui suivent. Toute l'œuvre de Mircea Horia Simionescu est disposée autour de cette tétralogie: une grande partie de ses nombreux romans et nouvelles reprennent d'ailleurs des personnages et des situations de la tétralogie et les développent librement, comme dans un processus virtuellement infini de prolifération de la «matrice» que constitue *L'ingénieur bien tempéré*.

Le premier volume de la tétralogie, *Dictionnaire onomastique* (1969), qui s'arrête à la lettre I et continue, jusqu'à la fin de l'alphabet, dans *La moitié plus un* (1976), est un dictionnaire proprement dit, composé selon l'ordre scientifique consacrée. Un faux dictionnaire, bien entendu: en effet, au lieu des articles explicatifs, étymologiques et contextuels habituels figurant dans les dictionnaires onomastiques ou toponymiques du monde entier, l'auteur a placé, à côté des noms rangés par ordre alphabétique, de petits textes fantaisistes qui, en quelques lignes ou en quelques pages, présentent des personnes prétendument réelles, brosent leurs portraits, «dévoilent» les cancanes qui les concerneraient directement ou bien relatent des événements auxquels les personnes en question auraient participé. Le tout avec une verve ludique, ironique et parodique extraordinaire qui transforme ce *Dictionnaire* en une nouvelle «comédie humaine». On retrouve les typologies les plus diverses – d'âge, tempéramentales, sociales et ainsi de suite dans le jeu déchaîné de ce premier volume de la tétralogie. D'une manière parodique, l'auteur procède à un «inventaire» systématique, alphabétique de l'humanité – il trouve même bon ... d'inventer une lettre qui n'existe pas!

La parodie est d'autant plus à son aise dans le deuxième volume intitulé justement *La Bibliographie générale* (1970). L'auteur passe ici des hommes aux livres et, suivant cette fois l'ordre des volumes bibliographiques, feint d'inventorier une immense bibliothèque. D'une manière méthodique, enregistrant des noms d'auteurs, des titres, des maisons d'édition et des années de parution, il dresse des centaines et des centaines de fiches de livres, où il relate

brèvement les sujets. Presque inutile de préciser qu'il s'agit de livres inventés! Le résultat a une saveur indescriptible. Toutes les formules jamais inventées dans la littérature, et non seulement dans la littérature mais aussi dans les domaines de la philosophie, de l'historiographie ou de la recherche scientifique sont parodiées «l'outrance». L'auteur a recours aux techniques ironiques, comiques, parodiques les plus diverses. La subtilité de *La Bibliographie générale* de Mircea Horia Simionescu ressort du double sentiment qu'elle éveille à la lecture: le lecteur se rend compte d'une part qu'il s'agit d'un auteur possédant une parfaite connaissance de la «galaxie Gutenberg», d'un érudit omniscient, et d'autre part qu'il a affaire à un humoriste qui ne connaît pas de limites, à un non-conformiste absolu, prêt à persifler n'importe quoi et disposé à tourner en ridicule toutes les choses graves. On pourrait dire qu'après la «comédie humaine» du premier volume, le second nous offre une «comédie des livres», de tous les livres c'est-à-dire, donc vraiment *générale*, pour ainsi dire «exhaustive».

Dans *Le Bréviaire (Historia calamitatum, 1980)*, le troisième volume de *L'Ingénieur bien tempéré*, Mircea Horia Simionescu dépasse la phase des «inventaires» (que lui restait-il à «inventorier» après les hommes et les livres – après l'humanité réelle et l'humanité fictive ?) et regarde le monde en mouvement. Ici les personnages se meuvent dans un espace commun, discutent et – surtout – péorent. Le livre est construit selon le modèle des dissertations philosophiques ou philosophardes. Il est vrai que presque une moitié du livre est représentée par la section finale, avec des *Notes explicatives*, tout un appareil technique que l'auteur transforme en un espace de divagation comique et parodique, bien entendu, après avoir fait semblant de l'employer avec tout le sérieux possible. Finalement, on verra que les théories de la première partie du livre ne sont pas «sérieuses» elles non plus, car il apparaîtra que ce n'étaient que les discours paranoïaques des pensionnaires d'un asile d'aliénés. Par delà la verve comique permanente de son écriture, l'auteur nous livre ainsi un message dramatique: la vie – sous la forme *abrégée* du *Bréviaire* – n'est qu'un «délire» incessant une maladie, une illusion organisée d'une manière répressive. À la fin, les fous se révolteront – en vain cependant. Le sens implicitement protestataire de ce livre publié sous un régime dictatorial, carrément paranoïaque, est évident.

Enfin, après les «inventaires» exhaustifs de la réalité, dressés avec une apparence «scientifique», après l'image de cette réalité «en mouvement», quelle pouvait être la suite? Dans la grande construction de *L'ingénieur bien tempéré*, sur «l'arche» ainsi construite comme une image parabolique du monde, il fallait aussi faire monter quelqu'un, quelqu'un de spécial: ce sera l'auteur lui-même. Une sorte de... Noé tragi-comique. Aussi le quatrième volume, *La Toxicologie, ou Par delà le bien et au delà du mal* (1983) est... une autobiographie. On a sans doute compris de ce que j'ai dit jusqu'à présent que Mircea Horia Simionescu n'est pas le genre d'écrivain qui peut raconter sagement sa vie, comme le faisaient nos bons vieux écrivains classiques. C'est ainsi que l'autobiographie, qui commence selon toutes les règles du genre, évoquant l'atmosphère de l'enfance, de la vie de famille, de l'espace originaire, s'en écarte tout à coup pour verser dans le fantastique et le grotesque.

Oeuvre étrange que cet *Ingénieur bien tempéré*! Qu'est-ce que cela peut-il bien être? C'est – sans aucun doute – un texte en prose. Roman ou cycle de romans? Assez difficile d'accepter quand on voit que les deux premiers volumes surtout ne ressemblent pas du tout à ce que nous

savons que doit être un roman! Ce n'est pas non plus un recueil de nouvelles ou de récits, de même que le dernier volume n'est pas, à proprement parler, une autobiographie, c'est... autre chose. L'ample construction littéraire de la tétralogie étale un radicalisme expérimental étourdissant. En l'absence de catégories descriptives adéquates, il n'est peut-être pas exagéré de revenir à l'idée (que j'ai mentionnée tout à l'heure en passant) d'«arche de Noé», d'image parabolique de l'humanité: *L'ingénieur bien tempéré* n'est-il pas alors excentrique, comique, grotesque comme il se présente – une «cosmogonie –, une réplique parodique des anciennes descriptions du monde ? L'auteur a fait lui-même un jour une allusion en ce sens, ce qui me semble on ne peut plus intéressant: il y aurait dans sa tétralogie «des sens philosophiques, des sens plus profonds, très généralisateurs, des dessous d'une *cosmogonie* (c'est moi qui souligne – *I.B.L*) [...] Ma littérature est une littérature tragique des désaccords possibles entre la forme et le contenu – il me conviendrait de dire entre l'apparence et l'essence – c'est une tragédie de l'homme moderne qui vit en permanence ces désaccords [...]. La littérature que je propose veut exprimer par des phénomènes concrets des lois très générales, les lois d'un monde qui risque de se détruire lui-même. [...] Je crois que c'est une *cosmologie* (*idem*) [...]. En dessous il y a un dérèglement du monde. Le monde – peut-être seulement une partie du monde – se dérègle, bien que mon scepticisme me dise que le phénomène est général. [...] Ce sont des mécanismes dérèglés, depuis les mécanismes objectifs, extérieurs, jusqu'à ceux du langage et de la communication et mes livres n'offrent pas de solution, mais ils surprennent ce dérèglement.» (Extraits d'une interview publiée dans *Convorbiri literare* – «Conversations littéraires» – Jassy, n° 10/1981).

Il s'agit donc d'un grand écrivain postmoderne européen qui attend que l'Europe le «découvre»...